

Le temps de l'homme

par Louis TRUFFAUT, Genève*

L'an passé, le magazine «Campus» publiait une interview d'Olivier Fatio, directeur de l'Institut d'histoire de la Réformation de l'Université de Genève.¹ Il y déclarait : «Par le passé, des théologiens ont voulu prouver Dieu à partir du cosmos, et il est tentant aujourd'hui de faire de même à partir du temps. Il faut résister à cette tentation de mettre Dieu dans les zones d'ombre de notre connaissance... D'ailleurs, Kant a très bien montré qu'on ne peut pas passer de la physique à la métaphysique... Le temps et la marche de l'univers ne révèlent pas Dieu... Dieu se donne à connaître par sa révélation... Et en tout cas pas par la nature.» Un avis que ne partage pas Louis Truffaut pour qui, au contraire, la transdisciplinarité entre science et recherche de sens est à explorer, à travers les rapports de l'homme au temps.

L'homme est le résultat ultime d'un long travail cosmique, physique et biologique qui se poursuit depuis quelque 18 milliards d'années, écrivait naguère Claude Tresmontant. Nous avons appris en effet, depuis le début du XX^e siècle, après les travaux de Lemaître et de Gamov, puis grâce à Hubble et à Humason, à Penzias et à Wilson, et à bien d'autres, que l'univers est en régime de formation. Est en cours aussi - nous le savons par Lamarck et Darwin depuis le XIX^e siècle - l'évolution du vivant, ce processus allant des micro-organismes monocellulaires à l'homme, donc du simple au complexe, et qui avance de façon irréversible par communication progressive d'information, par création de nouveaux gènes. La *cosmogenèse*, substituée par Merleau-Ponty à la cosmologie, et la *biogenèse* ont créé un rapport nouveau au temps. Dans le déploiement cosmique, l'homme est arrivé hier : jeunesse et bonheur de l'homme.

Si nous sommes capables de reconstituer au fil des recherches l'histoire du monde physique, nous sommes dans l'impossibilité d'imaginer les avatars de son avenir jusqu'à

sa fin, quoi qu'en ait dit Laplace dans son *Essai sur les probabilités*. La marche du temps suggérée par la science démontre que ce qui est à venir est aventure. Rien n'est joué d'avance dans ce parcours «temporalisé». *Il y a dans le ventre du temps*, disait le Iago de Shakespeare, *bien des événements à naître*. La différence entre les deux grands archétypes du temps qui ont marqué notre Occident - le cycle ou la flèche - éclate : l'errance d'Ulysse n'était qu'apparente puisqu'elle avait comme horizon le retour ; celle d'Abraham était une insécurité radicale, un départ sur appel vers un ailleurs dont il ne sait et ne saura jamais rien.

Le processus globalement ordonné, que nous ont révélé les sciences expérimentales, potentialise le temps, le réenchante. Dans cette perspective, l'homme n'a rien d'un *être-jeté-dans-le-monde* (le fameux *Geworfenheit* de Heidegger !) ou de *l'être-en-trop* de Sartre. Significativement, il n'est pas au

* Professeur honoraire, Louis Truffaut a été président de l'Ecole de traduction et d'interprétariat de Genève.

centre (il n'y a pas de centre dans l'univers depuis Copernic) : le centre de la création est partout et sa circonférence nulle part. Mais il est, au bout du compte, la seule espèce à avoir franchi le seuil de la connaissance réfléchie et donc de la conscience : la seule espèce qui *se sait être* et dont la conscience déborde l'organisme ; de même que la vie, vue dans son déploiement au sein de l'évolution, apparaît dépassée par un principe de créativité constant qui la soutient et la diversifie. L'homme est, comme disaient les anciens Grecs, *zoon logikon*, l'animal qui a le principe du déchiffrement (*logos*). Dans la querelle darwinienne, l'Eglise a toujours soutenu que l'homme était bien une espèce parmi les autres mais pas comme les autres. L'homme est dans la nature, mais il tient son statut de précellence de sa capacité de surnature.

Une espèce à part

Avec l'universalisation par le Christ du message des prophètes d'Israël, l'antique programmation, celle de l'instinct, est dépassée par une nouvelle programmation communiquée à l'intelligence, celle de la conscience étendue au monde entier : obligation est faite à l'homme d'aimer tous ses semblables sans distinction, mais il est concrètement libre de dire oui ou non. L'internationale de la conscience - la conscience des droits imprescriptibles de l'homme dans quelque culture et quelque civilisation que ce soit - n'est-ce pas la grande leçon au cœur de la Révélation ? Si l'on a fait de l'amour de l'autre un commandement, c'est qu'il n'est pas inscrit dans le biologique. Faut-il redire, en passant, les horreurs où nous a conduits la négation de la distinction entre l'espèce humaine - une et indivisible - et les autres, chez les maîtres à penser biologistes de Hitler, dont Haeckel (comparé à Darwin par Changeux, *horresco referens*, dans *L'Homme neuronal*!). Il n'y a

pas de sous-homme (*Untermensch*) ni de surhomme (*Herrenmensch*).

Consécration de l'homme, donc, dans la trajectoire de l'Histoire. Plus on progresse dans la connaissance de l'univers et de l'évolution, plus on est dubitatif quant à l'idée que l'homme ne serait que le caprice d'un hasard cosmique : ou alors il faut définir ce qu'est un hasard durablement fructifiant. Les travaux des deux astrophysiciens Jacques Demaret et Christian Barbier montrent que *si, par hypothèse, vous modifiez l'une des caractéristiques de l'univers, la taille, l'âge, la vitesse d'expansion, la structure du noyau atomique, la masse totale de l'univers, etc., vous découvrez que pour des raisons physiques précises l'apparition de la vie dans l'univers est impossible. L'univers serait donc physiquement pré-adapté depuis ses origines pour permettre la genèse des êtres vivants et pensants.*

Même observation chez l'astrophysicien Trinh Xuan Thuan : *La science moderne a démolé tous les arguments classiques concernant l'existence de Dieu, mais elle s'est rachetée en nous faisant percevoir que le fait même que nous sommes là est extraordinaire : l'univers a été très minutieusement réglé pour permettre notre existence. Que les lois physiques diffèrent un tant soit peu de ce qu'elles sont, et nous ne serons plus là pour en parler ! Ce réglage d'une extrême précision est-il le fait du pur hasard ou résulte-t-il de la volonté d'un être suprême ?*

La révolution hébraïque

Frappé d'une sorte de distraction ontologique, Heidegger affirme dans son *Introduction à la métaphysique* qu'il n'y avait pas de temps lorsqu'il n'y avait pas d'homme. Or, l'espace et le temps commencent avec l'univers et non avec l'homme : lorsque l'univers grandit, l'espace grandit avec lui et le temps l'utilise à



Le cosmos, porteur du Sens.

proportion. Le temps existe depuis le premier instant dilaté (le temps zéro des physiciens) jusqu'à l'apparition de l'être comprise. L'homme n'est pas là quand le temps commence : il apparaît sur l'axe d'un déploiement de signification, le livre de son histoire commence à la dernière page du dernier chapitre jusqu'ici écrit.

Comment dès lors expliquer la position de Heidegger ? Par son idéalisme idéologique, délibérément coupé des préoccupations et des acquis scientifiques, celui-là même qui a conduit aux philosophies de l'absurde. Significativement, Sartre, impor-

tateur en France de Heidegger, affichera le plus grand mépris pour une analyse philosophique qui partirait de l'expérience objective scientifiquement explorée. Or, il apparaît que le temps n'est pas un au-delà des choses. Pour ne pas vouloir le reconnaître, ou pour l'ignorer tout simplement, certains philosophes encensés aujourd'hui nourrissent leurs discours philosophiques sur le temps de philosophie loin des sciences expérimentales, et, platoniciens impénitents, idolâtrant *leur* temps, un peu comme ces littérateurs qui confondent la glose avec le texte.

Tout le mouvement que nous révèlent les sciences (astrophysique, biologie) nous a ramenés à l'intuition du commencement et de l'échelonnement, dans lesquels ne peut que s'enraciner la philosophie de l'histoire. Nous retrouvons le problème de l'origine et du développement par étapes posé par la révolution hé-

braïque. Sauf à vouloir jouer les nostalgiques de la «réhellénisation» du monde, nous ne pouvons plus continuer à dire que l'univers est éternel dans le passé et dans l'avenir, qu'il est inusable et cyclique, une «série d'éternités», comme le voulait Evola. Les scientifiques ont démontré, par voie de conséquence, que la philosophie idéaliste allemande - celle de Kant en tête - viscéralement antijudaïque et obsédée par la lutte contre le concept de Commencement, s'était fourvoyée. Il suffit pour se convaincre de la détestation chez les idéalistes allemands de l'idée de commen-

cement et de fin de l'univers, de relire la conférence faite, en 1933, par Heidegger aux étudiants de Heidelberg, de Fribourg-en-Brisgau et de Tübingen, ou les déclarations de Fichte sur l'idée de création qualifiée par lui d'erreur fondamentale, de fausse métaphysique. Ou encore les pages de Schopenhauer sur la pensée hébraïque, pensée mauvaise. Une ligne de pensée que le nazisme a continuée et monstrueusement exemplifiée. L'holocauste ne fut pas qu'un génocide.

De la physique à la métaphysique

On ne peut décemment parler de Dieu en dehors du cosmos, ni des hommes en dehors de Dieu et du cosmos, ni du cosmos en dehors de Dieu comme horizon et des hommes comme observateurs. C'est ce que Raimundo Panikkar appelle la *cosmosthéanthropie*. Dès 1907, Bergson, bien seul, qui avait vu l'intérêt philosophique et théologique du second principe de la thermodynamique formulé par Clausius en 1850, invitait dans son *Evolution créatrice* à regarder le réel dans son histoire. Sa démarche est celle d'un veilleur lucide dont le propos a été de rétablir le pont rompu depuis Kant entre la métaphysique et la science, comme il l'a lui-même écrit. Savoir que l'univers tend vers une déperdition progressive (phénomène de l'*entropie*), mais que dans cet univers l'évolution tend, au contraire, vers une complexité toujours plus riche (phénomène de la *néguentropie*), nous interpelle. Cosmogénèse et biogénèse, divergentes dans leur mouvement mais couplées, posent paradoxalement le problème de l'espérance évolutive dans une durée limitée, donc de la finalité. Et donc du Sens dans sa double acception, car la *direction* manifestée dans l'histoire de l'univers et dans l'évolution ne serait-elle pas en même temps *signification* ?

L'univers et la nature dont nous parlons aujourd'hui ne sont pas un donné mais le fruit précaire, sinon provisoire, d'un déploiement qui se poursuit. Un temps sans commencement absolu et sans fin est insignifiant, car le temps intemporel escamote le temps : c'est la finitude qui rend le temps signifiant. Cette marche n'aurait-elle d'autre raison qu'elle-même ?

La foi, réponse à un écho du moi de notre moi, *interior intimo meo*, pour parler comme Augustin, oui, mais ce que nous qualifions d'irrationnel peut être une perception qui n'est pas forcément étrangère au cheminement de la pensée scientifique. La foi peut être aussi un *assentiment* de l'intelligence déchiffreuse (il ne s'agit pas de mettre Dieu dans les zones d'ombre de la connaissance), au moment où l'homme, à un stade de la réflexion, de l'étude ou de la recherche, entrevoit ou découvre un plus haut point d'attache et où, dès lors, il devient autre, au moment où la raison se trouvant portée au-delà du cosmos débouche sur le «transpersonnel». *Intellectus quaerens fidem*, pourrait-on dire, en retournant la très platonicienne proposition d'Anselme.

L'agenouillement des hommes de sciences humaines qu'étaient les mages, tant de fois représenté dans les Nativités, en porte un témoignage emblématique. On objectera que Kant (après Newton : *hypotheses non fingo* !) a très bien montré qu'on ne peut pas passer de la physique à la métaphysique... Mais Max Planck dit le contraire dans un discours de 1941. Le concept de beauté ne s'est-il pas dégagé à partir des choses belles ? Il y a un pouvoir suggestif de l'information non consignée et pourtant réelle. Pourquoi la marche de l'univers et l'apparition de l'homme ne seraient-ils pas la grande leçon de la transcendance ?

Dieu n'est pas un problème qui doit être résolu mais un mystère qui doit être soumis à l'expérience du temps. Tout en maintenant, bien sûr, la distinction entre Dieu

le créateur et la nature, je préfère parier sur la puissance d'une raison humaine *capax Dei*, capable d'apporter l'ordre et la cohérence et d'entrevoir derrière le chaos apparent l'intelligence qui sous-tend. La raison ne peut qu'être bonne quand elle cherche vraiment à comprendre le monde. Une raison qui, de surcroît, met à l'abri du concordisme, tentation infantilissante qui porte à une qualité d'attention de basse altitude, et qui sera un frein à la recherche : le concordisme est une appropriation de l'avenir. La raison - non la *raisonnante*, celle du scientisme, mais la *raisonnable*, celle de l'humilité - ne peut être contraire à la foi, elle ne peut être «*la putain du diable*», pour parler comme Luther.

Relier les connaissances

J'observe que depuis ses débuts, l'Eglise catholique a toujours solennellement affirmé le pouvoir qu'a l'humaine raison d'entrevoir Dieu. A cet égard, l'ignorance des textes et déclarations de l'Eglise chez certains contradicteurs, souvent titrés pourtant, est aussi abyssale qu'affligeante. Qu'on lise la lettre de l'apôtre Paul aux chrétiens de Rome, les écrits des Pères de langue grecque - Clément d'Alexandrie notamment - et ceux de langue latine, ceux des docteurs des XIII^e et XIV^e siècles (Albert le Grand, Thomas d'Aquin, Jean Duns Scot), on y voit que Dieu est connaissable indépendamment de la Révélation, à partir de la Création. Le concile de Trente, en 1547, redit le pouvoir de la raison (position qui se démarque de celle de Luther), le concile du Vatican, en 1870, l'a encore confirmé (position qui se démarque de celle de Kant), la dernière encyclique de Jean Paul II «*Foi et raison*», de 1998, soutient le même parti pris pour la raison (position qui se démarque de l'irrationalisme ambiant).

J'aimerais, pour terminer, faire deux observations. La première porte sur l'im-

portance prise ces trente dernières années par l'histoire des sciences. Il apparaît que cette préoccupation n'est pas un pur souci d'érudition mais un besoin, pour comprendre, d'avoir une mémoire constitutive dans un sillage qui donne un sens aux activités de son domaine. La seconde porte sur le besoin de sens attesté dans nombre d'ouvrages de scientifiques éminents : *Le Tao de la physique* (Fritjof Capra), *Ma Conception du monde, le Véda d'un physicien* (Erwin Schrödinger), *L'Univers aux frontières de la science et de la spiritualité* (Fritjof Capra et David Steindl-Rast), *La Mélodie secrète* (Trinh Xuan Thuan), *L'Evolution a-t-elle un sens ?* (Michael Denton), etc. Ces personnalités reconnues ont osé ouvrir la voie de la transdisciplinarité, relier les connaissances, comparer l'incomparable et poser la question.

Nous sommes invités à lire et à relire l'histoire de l'univers et celle du vivant dans l'esprit du *développement* si cher à John Henry Newman : au fil des connaissances nouvellement acquises, les sens nouveaux éclairent les anciens. Nous faisons la même expérience avec les traductions successives d'une même œuvre : que d'éclairages changent, et parfois radicalement, et pourtant l'auteur et le texte restent les mêmes. Les sens que nous découvrons dans un univers et une évolution scientifiquement explorés réorientent les perspectives de l'homme et influent sur son comportement, car tout est réseau d'interrelations. L'homme est engagé dans ce réseau qui relie, dans cette relation. C'est cela aussi, la religion : relire et relier, deux actes significativement celés, couplés selon une étymologie déjà chère aux Romains - lien et recueillement.

L. T.

¹ **Derek Christie**, *Dialogue entre un théologien et un astronome*, in «*Campus*» n° 44, Genève 1999, pp. 16-17.